

LEO LE LION

Opéra-Comique (salle Favart),
5, rue Favart, à 21 heures.

Il a encore du ressort, l'ancêtre ! Il sait, mieux que personne, gueuler ses dégoûts, ses révoltes, ses colères, cracher aux foules imbéciles et prétentieuses son mépris et sa rage, hurler contre l'injustice roublarde et satisfaite. Il sait encaisser les coups. Il avait cru, après l'explosion de Mai 68, qu'il retrouvait sa jeunesse, s'était senti si proche des lanceurs de pavés du quartier Latin qu'il s'identifiait à eux.

Et voilà que certains le contestent : parce qu'il gagne du fric, les rebelles de ce temps hésitent à sortir vingt francs pour payer l'entrée de la salle où il passe ; parce qu'il faut, comme disent les sociologues, que les adolescents s'extériorisent ; sans doute aussi parce qu'il a du talent et que le talent leur est insupportable. Iraient-ils, ces casseurs, s'attaquer à un spectacle de Mireille Mathieu ou de Michel Sardou ? Non, Léo Ferré est leur cible : il a des choses à dire et les dit bien ; on ne le lui pardonne pas. Mais, aux injures et aux perturbateurs, il fait face.

LÉO FERRÉ

Avec aussi quelques regrets. Il aurait tant souhaité que les hérétiques, les exclus, les paumés de tout poil lui fassent fête. C'est pour eux qu'il s'est installé dans la bonbonnière de l'Opéra-Comique. Ils se refusent. Il en souffre. Voilà des années qu'il a mis en musique « la Chanson du mal-aimé » d'Apollinaire. Qu'il l'interprète aujourd'hui a un sens. Mal-aimé, il croit toujours l'être. On l'avait, à ses débuts, qualifié de poète maudit. Puis l'anti-société des anars, des artistes, des étudiants et des intellectuels l'avait récupéré ; il s'y trouvait bien. Pas tout à fait à l'aise mais presque. Quelques-uns croient que le moment est venu de l'en chasser. Il résiste. Bien. Avec l'énergie nécessaire. Conscient des richesses qu'il a apportées à plusieurs générations. Et il gagne. Car il y a plus de souffle, d'audace, d'invention chez cet homme de cinquante-huit ans que chez bien des jeunes révolutionnaires d'aujourd'hui.

Mais un jour il peut perdre. Il le sent et cela lui est égal. Ne conclut-il pas ce puissant texte qui lui sert de confession par cette formule désabusée : « Basta ! »

LUCIEN RIOUX